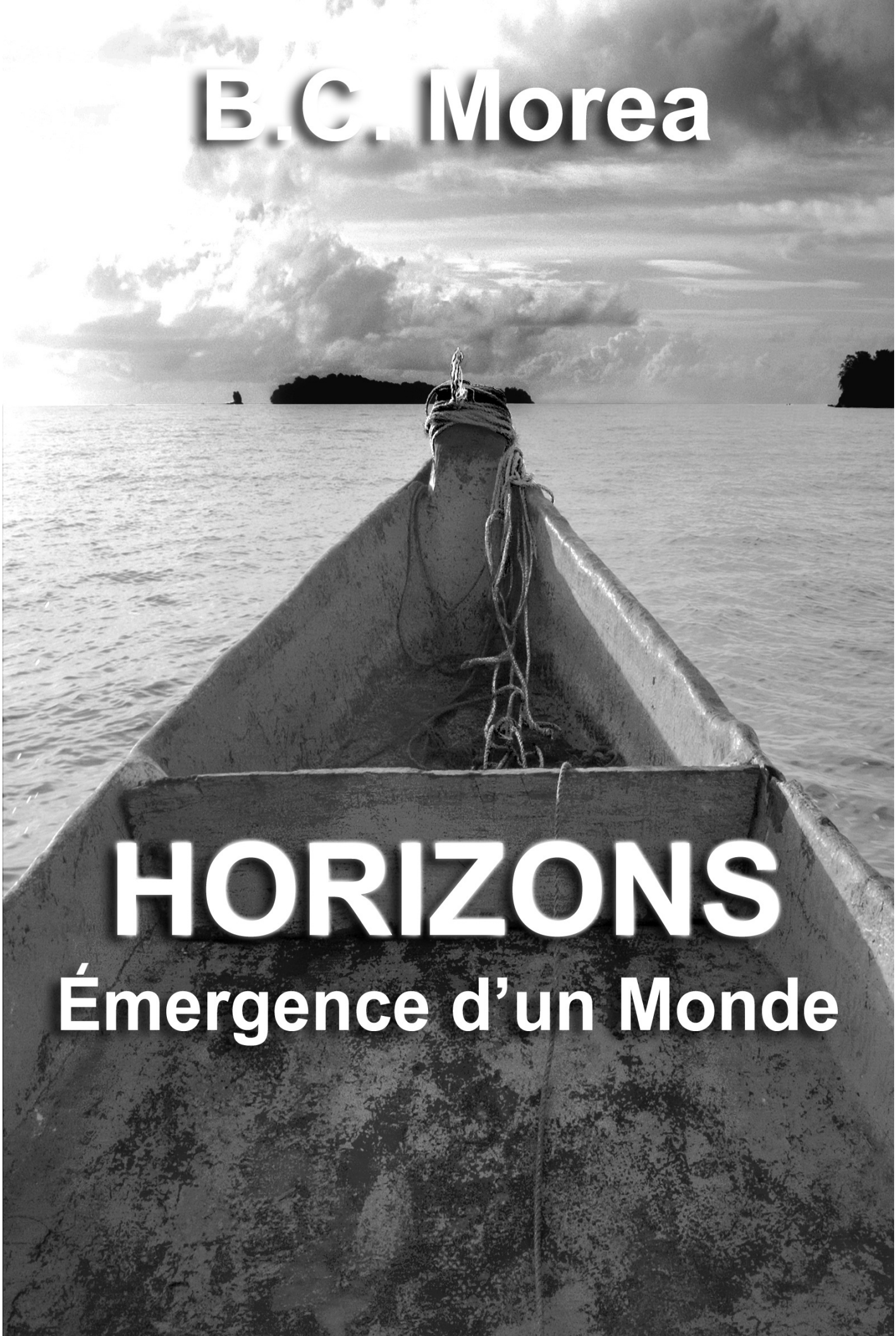
B.C. Morea



HORIZONS

Émergence d'un Monde

B. C. MOREA

Horizons

Émergence d'un monde

© B. C. MOREA, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1258-0

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Baía de Rio de Janeiro, mars 1968

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage… » Ce vers de Joachim Du Bellay, longtemps perçu comme une simple invitation au départ, résonne aujourd'hui différemment en moi. Il ne célèbre plus seulement l'aventure ou l'attrait de l'ailleurs, mais révèle une vérité plus profonde, presque intemporelle : voyager ne se limite pas à franchir des frontières ou à traverser des paysages, mais à s'approcher de soi-même, parfois avec hésitation, souvent avec audace.

Après deux jours de quarantaine sanitaire à bord du M.S. Giulio Cesare, au terme de trois semaines de traversée entre Madère et Rio de Janeiro, ralentie par plusieurs avaries, nous embarquons enfin dans le tender, la chaloupe chargée de nous conduire à quai. Emmitouflés dans nos gilets de sauvetage, serrés les uns contre les autres, nous avançons dans une fébrilité silencieuse. Personne ne prononce un mot. Chacun fixe l'horizon, comme si le moindre bruit risquait de briser la magie de l'instant. Puis Rio apparaît.

Longtemps rêvée, souvent espérée, parfois redoutée, cette terre promise se dessine enfin sous la lumière de la baie. L'excitation de l'inconnu se mêle au soulagement d'être arrivés, tandis que le vertige du chemin parcouru cède la place à celui de la vie qui nous attend. À mesure que nous approchons, la ville s'élève majestueusement devant nous. Les montagnes surgissent de la mer, la baie s'ouvre dans une lumière presque irréelle, et le Christ Rédempteur, bras ouverts, domine la ville, semblant accueillir les voyageurs venus du large.

Je reste immobile, partagé entre l'émerveillement et l'incertitude. Plus qu'une ville, c'est une promesse qui se présente à moi : liberté, aventure, recommencement. J'ignore encore qu'elle mettra chacune de mes certitudes à l'épreuve et qu'elle transformera, à jamais, le cours de mon existence. Alors que nous nous rapprochions des quais, nous laissions derrière nous la silhouette imposante de notre navire ancré dans la rade. Il n'y a pas d'apothéose, pas de conclusion héroïque. Je réalise que, comme Ulysse, je navigue sans carte précise, porté par les courants autant que par mes propres élans, et parfois freiné par mes hésitations. Chaque pas, chaque décision non prise, chaque pensée suspendue est une part de cette odyssée personnelle. Ce n'est pas un itinéraire linéaire, ni une quête avec une fin prédéterminée – c'est un chemin qui se dessine au fur et à mesure, au gré des humeurs du monde et des autres. Un

chemin qui ne mène peut-être nulle part, mais qui, en se laissant tracer, finit par devenir une manière d'habiter le temps. Et dans cette errance lente, dans cette traversée imparfaite, je trouve une forme d'ancrage : celle d'être en mouvement. Mais contrairement au héros grec, je ne suis pas certain que mon retour à la réalité ait quelque chose de glorieux.

Faya, Jorge et moi, boomer en devenir, on forme un trio nomade, par choix ou par nécessité… va savoir, même nous on s'y perd. Les raisons s'emmêlent, se déplacent, changent de visage au fil des routes. Certains jours, c'est une cavale ; d'autres, une recherche. Le plus souvent, c'est les deux à la fois. Leur fils, Jorge Bel, bientôt quatre ans, trottine avec cette assurance lumineuse de ceux qui n'ont pas encore appris le doute. Dans ses yeux, tout scintille. Il avance sans calcul, sans attente, porté par une curiosité nue, presque désarmante. Grâce à lui, le voyage revient à sa source : la présence pure, l'instant entier. Et sans s'en apercevoir, on se met à marcher à hauteur d'enfant, au tempo des trouvailles, lentes, infiniment précieuses, débarrassées de nos certitudes, rendus à ce mystère premier : un monde qui n'a rien à prouver, rien à justifier.

Ça fait plus de six mois qu'on voyage ensemble, partageant la promiscuité, parfois douce, parfois rude, des jours qui s'empilent. On s'est retrouvés en Andalousie, sous le ciel éclatant du sud, là où la lumière mord les façades et où les ruelles blanches se replient sur elles-mêmes comme des souvenirs d'exil et de fête. C'est là que tout a vraiment pris feu : dans cette chaleur sèche qui ralentissait les gestes et, mine de rien, entrouvrait les cœurs. Les après-midis n'en finissaient plus, les conversations prenaient leur large, glissaient sous les bougainvilliers, entre un verre de tinto et des silences complices. On parlait du passé, des chemins déjà avalés, et de ce qui nous poussait, encore, à repartir.

Il y avait dans l'air un goût d'inachevé, une faim de mouvement, une envie de recommencement. C'est comme ça qu'a surgi notre petite utopie : traverser l'Atlantique pour rejoindre le Brésil. Dans nos têtes, le carnaval de Rio devenait un point de fuite, une promesse de démesure et d'oubli, un endroit où le monde entier pourrait renaître au rythme des tambours et des corps en liesse. Le vertige du départ nous attrapait déjà, mêlé à l'excitation de l'inconnu. On rêvait d'autres rives, de routes sans fin, de visages qu'on ne connaissait pas encore, comme si le voyage murmurait en nous avant même d'avoir quitté la terre andalouse. L'air portait cette nostalgie des lieux de passage, des rencontres de peuples, cette

mémoire mêlée d’Orient et d’Occident, comme un prélude à ce qui nous attendait. Puis, de là, on a franchi le détroit, comme tant d’autres avant nous, pour entrer au Maroc. Une traversée courte, mais chargée de sens : entre deux rives, deux continents, deux souffles. Là-bas, les villes vibraient au rythme du muezzin et des souks en ébullition ; l’enfant, lui, ne savait plus où poser les yeux. Le monde s’y donnait plus dense, plus charnel, comme si chaque ruelle cachait un secret.

Des montagnes farouches du Rif, aux crêtes déchiquetées semblant veiller sur un territoire de non-droit, jusqu’à ce pays rétif à toute conquête, on traversait un monde où les strates du temps se superposaient sans jamais se confondre. On a découvert les villes impériales : Fès, ses murailles ocre, son université, l’une des plus anciennes au monde, et l’architecture mérinide de sa médersa ; puis Meknès, avec ses portes monumentales. À chaque étape, on s’éloignait un peu plus de nous-mêmes, comme dans une spirale enveloppée d’encens, de vent chaud, de récits qui semblaient remonter du désert, franchi comme on franchit un miroir. Jusqu’au moment où un riad, caché dans les entrailles de la médina de Marrakech, nous a accueillis dans une quiétude presque douce. Sous sa coupole étoilée flottaient de lentes mélopées, suspendant le temps, calmant le tumulte du voyage. Plus loin, Casablanca nous est apparue dans une blancheur presque irréelle ; derrière ces façades lumineuses, les cicatrices de l’histoire coloniale restaient à vif. La ville gardait ses secrets, ses ambiguïtés, comme au fond d’un hammam. Et puis il y a eu Tanger, suspendue entre deux continents, deux mers, mille récits. On y écrivait autant qu’on s’y perdait. À Tanger, les jours s’étiraient en conversations sans fin, en promesses de départ, et les nuits nous engloutissaient dans les couloirs décrépits, presque spectraux, du Delirium Hotel, ou dans la lumière trouble de bars où se jouaient des spectacles de désir et de solitude. Tanger n’était jamais tout à fait une ville. C’était un vertige.

L’absence de cargo pour l’Amérique du Sud nous a forcés à faire demi-tour vers l’Europe. Lisbonne nous attendait, posée sur ses collines, ses murs d’azulejos d’où, autrefois, s’élançaient les caravelles. Capitale mélancolique d’un empire disparu, c’était une ville de départs, de regards perdus vers l’océan. Revenir à Lisbonne, c’était retrouver une vieille amie : un peu fanée, oui, mais toujours élégante. Ses pavés glissants nous menaient à des belvédères ouverts sur le Tage, hésitant entre fleuve et mer. La ville murmurait son fado, là-haut, du côté du Bairro Alto, et on suivait le rythme de ses pentes, l’enfant sur les épaules. Là-bas, même les murs semblaient pleurer à voix basse. Les tramways grinçaient

comme des souvenirs. Et enfin Madère, escale suspendue dans l'Atlantique, jardin accroché au-dessus de la mer, bout d'île lancé comme un dernier regard vers l'Europe. À Santa-Cruz, dans une pension aux murs trop fins, les journées s'allongeaient dans une promiscuité presque étouffante. Les silences y prenaient de la chair, lourds, et les regards passaient comme des reproches à peine couverts, retombant souvent sur la jeune servante, trop vite désignée comme point de rupture. Parmi les résidents, Manuel, ancien marin défroqué, portait encore en lui une pêche miraculeuse jamais vraiment éclaircie ; et Maria, la patronne, femme dévote habitée par ses deuils, dont la piété tenait lieu de rempart. Josefina, la petite métisse, se faufilait d'une pièce à l'autre comme une ombre discrète, presque effacée par l'habitude des autres de ne pas la voir.

Nous, on était là en transit, suspendus entre deux mondes, avec ce désir brûlant de gagner les Amériques. Ce n'était pas juste un plan de départ : c'était la conviction que le mouvement lui-même pouvait devenir notre destin. Autour de nous, des amis, étudiants rebelles en fuite, dansaient sur le fil de leur propre fièvre, funambules d'une liberté fragile défiant l'abîme de la dictature salazariste.

C'est là qu'on a embarqué, sur un paquebot italien, rempli d'émigrants, de valises qui débordaient et de visages déjà tournés vers demain. Au fond, une certitude muette nous soufflait qu'on était pile à notre place. Sur le pont, le vent mêlait nos cheveux, nos idées, nos espoirs. Le petit, lui, riait et filait entre les jambes des passagers, totalement imperméable à la gravité. Et pourtant, à croiser certains regards, on comprenait qu'on marchait dans l'ombre de ceux qui avaient tout lâché, parfois pour ne jamais revenir. Il y avait des familles d'exilés, des survivants, et aussi des nantis de première classe. Les rencontres passaient vite, brèves, comme des éclairs dans la nuit du voyage. Une jeune gitane, sauvage et insaisissable, tranchait les silences d'un regard net. Chez elle, quelque chose résistait à tout, comme si elle appartenait déjà au mouvement même de l'errance. Je l'ai croquée à la va-vite, juste pour retenir un rêve au moment exact où il commence à se défaire. Puis Elisa est apparue, fille de diplomate, libre dans ses gestes, imprévisible dans ses silences. Elle avait une élégance qui semblait frôler une zone d'ombre, faite de secrets gardés et de frontières invisibles, celles des classes, des milieux, de ces mondes qui ne se croisent qu'à la faveur du hasard. On avait jeté l'ancre dans la plus belle baie du monde, pour des contrôles sanitaires imposés. Et là, tout s'est immobilisé. On s'est dispersés dans un « no man's land » émotionnel, sans repères, sans promesses, coincés dans cet espace

entre deux. L’élan du départ nous portait encore, mais on commençait déjà à plier sous le poids de l’arrivée. Ni perdus, ni sauvés, juste suspendus entre deux mondes.

On est des voyageurs aguerris, avec des bagages réduits par nécessité, malgré les complications d’un enfant en bas âge, nos cartons à dessin fragiles et ma guitare, fidèle compagne. Chaque objet, chaque attirail, prolonge nos vies nomades, et pourtant on arrive toujours à répartir la charge, à équilibrer nos gestes, à garder cette fluidité qui nous laisse avancer sans traîner le monde derrière nous. On a appris à être polyvalents, à encaisser l’imprévu, à accueillir l’inconnu avec une forme de grâce, parfois fragile, mais réelle. Les responsabilités se partagent presque sans qu’on y pense, les rôles glissent d’un corps à l’autre selon l’urgence du moment, et ça fabrique une symbiose, une danse, où l’on s’ajuste aux aléas du quotidien. La vie itinérante, celle qu’on a choisie, ou qui nous a peut-être choisis, n’est jamais facile à saisir jusqu’au bout. Elle balance entre l’émerveillement des paysages qui défilent et la solitude des départs. Nous, les voyageurs, on vit dans cet entre-deux : chaque destination promet du neuf, et rappelle en même temps notre déracinement. Le voyage n’est pas qu’un trajet d’un point à un autre ; il devient la métaphore d’une quête intérieure, celle d’un sens, d’un apaisement qu’on ne trouve jamais vraiment au bout de la route, mais dans le chemin, tout simplement.

Notre arrivée à Rio ne ressemble pas du tout à ce qu’on s’était raconté. Le carnaval, qui avait nourri nos discussions et nos rêves pendant si longtemps, est déjà loin derrière. Un mois nous en sépare. La fête nous a glissé entre les doigts, mais, honnêtement, ce n’est pas si grave. Ce qui nous saisit tout de suite, c’est le retour sec, presque brutal, à la terre. Après des semaines en mer, nos corps restent moulés par le roulis. Le sol, lui, ne bouge pas, mais on continue à tanguer, comme si l’océan insistait encore sous la surface du réel. Chaque pas demande un ajustement, une sorte de rééducation silencieuse de l’équilibre. On avance avec une hésitation légère, comme si la ville oscillait sous nos semelles. Le monde ne bouge pas ; notre corps, lui, n’a pas encore reçu le message. Le mal de mer vient d’un conflit entre ce que voient les yeux et ce que ressent le corps. Le mal de terre, c’est l’inverse : l’océan nous a imprimés. La houle continue à vivre dans notre mémoire physique alors même que le trajet est fini. C’est peut-être ça, au fond, l’expérience du voyage. On croit quitter un milieu, mais certains paysages continuent longtemps à nous habiter. L’océan ne nous suit plus, et

pourtant son mouvement persiste en nous, comme un souvenir inscrit dans les muscles et l’oreille interne..

Très vite, on comprend qu’il va falloir se trouver un toit, sans avoir la moindre idée nette de la direction à prendre. Copacabana revient en boucle, comme un mot qui insiste, l’endroit où il faut atterrir. Un taxi Simca jaune pâle nous y emmène, se faufilant entre des bus bruyants et fumants, et leurs klaxons qui martèlent le tempo, comme une langue urbaine qui ne s’arrête jamais. Il nous lâche en plein milieu de la rue Barata Ribeiro, véritable colonne vertébrale du quotidien carioca, tendue entre mer et ville. Là, on est dans le noyau de la vie urbaine : petites épiceries, bars sans façon, pharmacies aux enseignes peintes à la main, cinémas de quartier un peu fatigués ; tout respire cette sensation d’une ville en action, intensément humaine. Les trottoirs de mosaïque noire et blanche guident nos pas entre les vendeurs ambulants et les habitants en chemise légère, en sandales, qui profitent de la chaleur humide de la fin de matinée. Dans une rue adjacente, on tombe sur un signe : Apartamento para alugar. Un petit appartement à louer dans un condomínio de la Rua Aires Saldanha. L’immeuble, en béton jauni par le sel et l’humidité toute proche, a quelque chose de pratique, presque sans visage. Aucun charme particulier. Une fois à l’intérieur, c’est une modestie tenue : un salon étroit au carrelage froid, des murs blanchis mais piqués par le temps, et une lumière qui arrive par à-coups, via des fenêtres donnant sur une rue animée, sans panorama spectaculaire. Rien n’est vraiment « arrangé » : juste le minimum, et un ventilateur fatigué au plafond qui tourne lentement, en grinçant un peu. Une seule chambre les accueille tous les trois, et un lit de camp m’attend dans une alcôve. Cuisine réduite, salle de bain du même calibre. Les fenêtres donnent sur la rue, et le bruit ne s’interrompt jamais tout à fait. Dehors, c’est là que le vrai décor se joue : on entend les radios ouvertes chez les voisins, et s’en échappent des odeurs de café fort, de riz à l’ail. Copacabana donne déjà l’impression d’être une petite ville dans la ville, jamais tout à fait silencieuse, jamais tout à fait immobile.

À peine les valises posées, on sent monter cette envie pressante de ressortir. On quitte la pénombre relative de l’appartement et, d’un coup, on se prend la clarté brutale de midi en pleine face. Dès les premiers pas, la ville vous attrape par le

concret : l’air n’est pas seulement chaud, il est dense, gorgé d’humidité, et chargé de cette odeur de friture mêlée à des fruits trop mûrs, une odeur qui s’accroche, vraiment. Marcher ici oblige à changer de rythme, à adopter une lenteur presque forcée si on ne veut pas se vider en vingt minutes. Ce qui frappe, c’est le face-à-face entre la verticalité des immeubles de béton, rangés comme des remparts gris, et la vie débordante qui grouille à leurs pieds. Les corps se découvrent, les démarches s’allègent, le bitume renvoie une chaleur de four. Et puis, au bout de la rue, l’horizon s’ouvre d’un seul coup, presque comme une délivrance. On débouche sur l’Avenida Atlântica. Choc immédiat : sous nos semelles, la mosaïque noire et blanche déroule ses vagues minérales, un courant graphique qui ondule et embarque le regard. Et ensuite, la mer. Elle est là, immense, d’un bleu profond qui bouge sans arrêt, bordée d’une écume blanche, nerveuse. Les rouleaux de l’Atlantique s’écrasent sur le sable avec un grondement sourd qui, enfin, étouffe le vacarme des bus et des klaxons. Une respiration gigantesque, qui rince les miasmes du voyage. Le sable blond s’étire à perte de vue, désert nacré où se fabrique une autre société. Tout devient scène : vendeurs ambulants qui haranguent la foule en brandissant des boissons glacées, cercles de footballeurs qui font vivre le ballon sans le laisser toucher terre, corps bronzés offerts au soleil sans la moindre gêne. L’odeur de fuel recule, chassée par les embruns iodés et le parfum sucré des huiles à bronzer. Quand nos pieds nus s’enfoncent pour la première fois dans ce sable chaud, mouvant, le roulis du navire s’évapore complètement. On n’est plus entre deux rives. On y est, pour de bon.

Assis sur le sable à regarder ce théâtre, on voit Jorge Bel se payer un plaisir d’enfant : il s’y roule, il y plonge les mains, comme s’il avait besoin de vérifier que tout ça existe. Devant l’ampleur de la plage, le regard remonte vers le Pão de Açúcar. Ce Pain de Sucre a la majesté des grands monolithes qui semblent peser sur le destin des hommes ; sa silhouette, théâtrale, surgie des flots, rappelle de façon troublante le rocher de Gibraltar. Ces deux géants de pierre ne sont pas de simples fantaisies géologiques : ils fonctionnent comme des sentinelles, des bornes presque mythiques, qui s’impriment dans la tête des voyageurs. Sauf que là où Gibraltar devenait une mémoire de rigidité, une histoire de limites (le bout de l’Ancien Monde, en somme), le Pão de Açúcar offre ses courbes, une rondeur sensuelle, comme une forme d’accueil, drapé dans sa végétation tropicale. Le premier était le verrou de nos départs ; le second devient le gardien de notre arrivée. Entre ces deux extrémités, l’Atlantique prend la forme d’une trajectoire